

DESCRIPTION
PITORESQUE
D'UNE MÉTAIRIE,
DANS LE DÉPARTEMENT
DE LA HAUTE-VIENNE.

PAR JJ. JUGE.



A LIMOGES;
DE L'IMPRIMERIE DE LÉONARD BARBOU.

1806.



DESCRIPTION
PITORESQUE
D'UNE MÉTAIRIE,
DANS LE DÉPARTEMENT
DE LA HAUTE-VIENNE.

JE vous salue, paisibles Cultivateurs qui m'avez vu naître; et vous bonnes Ménagères qui m'avez donné si souvent du lait et des fruits.

Je viens aujourd'hui avec un de mes bons amis, qui désire connoître les productions de ce pays; présentez-le à votre père blanchi par l'âge; montrez-lui vos beaux enfans, vos troupeaux, vos oiseaux domestiques.

Montrez-lui ce grenier plein du produit de vos travaux, vous le conduirez ensuite dans les champs où vous allez déposer l'espérance d'une nouvelle récolte.

A 2

(4)

Et toi, jeune Thérèse, dont les simples vêtemens sont arrangés avec tant d'élégance, vas dans l'humble maison que j'ai bâtie sur les ruines de celle de mes pères; disposes des chaises auprès du feu, afin que nous prenions un peu de repos, qu'une flamme pétillante s'élève aussi haut que nous; ne crains pas l'incendie, les murs sont solides; ne crains pas de manquer de combustibles, la nature travaille continuellement, dans nos climats, à l'entretien de nos larges foyers.

Tu nous prépareras ensuite un déjeuner champêtre.

Comme un habitant de la ville se trouve à l'aise dans son domaine rural ! Il n'est plus commandé par les passions factices, les affaires n'altèrent plus sa gaieté, et ses ennemis se dissipent avec la cause qui les produisoit. O ! liberté, tu seras toujours le souverain bien de l'homme.

Quoique nous touchions bientôt à la saison des frimats, nos campagnes offrent encore de beaux jours et de riants tableaux: ne sens tu pas déjà, cher ami, l'impression de cet air salubre qu'on respire sur nos montagnes ? Tu connois aussi bien que moi le mécanisme étonnant par lequel les feuilles des plantes, frappées par la lumière, fournissent un air vital qui repare nos forces et ranime notre courage. Ces feuilles légères jouent encore sur leurs tiges déli-

(5)

cates et rendent continuellement à l'air le mouvement nécessaire à sa pureté.

Quelques fleurs étalent encore à nos yeux la variété des couleurs et l'élégance des formes : ce sont les instrumens actifs d'une fécondité inépuisable; ils ont été enrichis de tous les dons de la nature, mais ils semblent avoir reçu d'elle la suavité des parfums pour procurer à l'homme seul la plus douce des jouissances : les animaux, même ceux qui sont doués de la finesse des organes, y sont insensibles.

Nous allons trouver dans les prairies la Scabieuse et la Matricaire; sur les montagnes le Jonc-marin et l'Euphrase; dans les haies le Chèvre-feuille grimpant, et, à son pied, la Pensée solitaire qui cache dans l'herbe la pourpre et l'or dont elle est embellie.

Tu sais que, sous le ministère du bon Sully, il fut ordonné de planter, dans tous les hameaux de France, un Orme dont l'ombrage seroit principalement destiné à couvrir les danses villageoises : celui que tu vois au milieu de la cour, tombe de vétusté; je ne le remplacerai qu'après qu'il aura disparu.

Nous voyons d'ici une pièce d'eau, où une infinité d'animaux amphibies croissent et multiplient; c'est-là, que nous trouverons des plantes singulières qui naissent et fleurissent sous les eaux.

Le Héron s'y précipite du haut des airs

(6)

pour saisir les poissons qui remontent à la surface, tandis que l'Alcyon, le plus bel oiseau de l'Europe, étale, en rasant cette surface, la netteté et la richesse de ses couleurs. La Poule-d'eau cache si bien son nid dans les roseaux du rivage, qu'il est presque impossible de l'y trouver. Les Canards sauvages, attirés par mes Canards domestiques, se plaisent dans les canaux ombragés qui se prolongent hors de l'enceinte, mais ils tombent souvent dans les pièges qu'on leur a dressés.

Quelquefois le Serpent à colier blanc, passe d'un bord à l'autre, tenant la tête levée, et sillonnant l'onde docile avec les plis tortueux de son corps éfilé. Il sert de pâture aux Grenouilles quand il est petit, il les combat quand il est adulte, il parvient enfin à devorer toutes entières les ennemies de sa race. C'est un de ces reptiles amphibies qui ne sont point vénimeux, qui ont des mœurs douces, qui s'appriivoisent aisément; quand il est accoutumé dans une maison, il joue avec les autres animaux domestiques, il caresse les enfans, il aime sur-tout à se réchauffer dans le sein d'une femme. Si l'on a l'attention de lui donner du lait, aliment qui est le plus de son goût, il s'entortille au tour du bras de son bienfaiteur et le serre doucement pour témoigner sa reconnaissance.

L'eau est un don bien précieux du Ciel!

(7)

L'Astre qui nous éclaire est le principal agent qui nous la transmet; il en élève du sein des mers tous les jours, une égale quantité; cette onde amère acquiert de la douceur dans son vol, elle devient saine et propre à nos besoins. Parfaitement dissoute dans l'air, elle y reste invisible, mais elle s'y change bientôt en rosée brillante qui rafraichit, matin et soir, les plantes desséchées. Portée ensuite par les vents, elle tombe à grands flots sur les lieux élevés, elle y forme des sources vives, qui, tout en se précipitant vers le réservoir général, arrosent les champs et désaltèrent les animaux. J'ai dit: « Pourquoi laisserois-je » échapper ces eaux salutaires? Ne suis-je » pas le maître d'en arrêter le cours en » leur opposant une forte digue, et de les » féconder en y versant un peuple de » poissons. »

J'ai conduit une de ces sources vives dans mon jardin, qui se trouve élevé, au-dessus des eaux de la mer, d'environ cinq cents mètres (251 toises) le murmure de sa chute, la fraîcheur qu'elle répand et la fécondité qu'elle y porte, en font un lieu de délices, une scène toujours mouvante.

En cela je n'ai fait qu'imiter la nature.

Le trop-plein de cette fontaine entretient le canal qui ferme le jardin par le bas, et comme l'eau y conserve toute sa limpidité, l'azur de la voute éthérée s'y repète

(8)

sans cesse, ainsi que les nuages fugitifs que le vent dessine et transporte en un instant. Dès que le soleil a fait place aux étoiles, c'est un nombre incalculable de feux qui viennent se peindre dans mon miroir aquatique.

N'est-ce pas une autre imitation de la nature ?

Viens avec moi dans le verger que tu vois à côté du jardin, il n'y a que vingt-huit ans que je l'ai planté, et il m'a déjà donné plusieurs récoltes abondantes de fruits : ces fruits n'exigeant aucun frais de culture, j'en abandonne, avec plaisir, la majeure partie à mon colon partiaire pour la peine qu'il prend de les cueillir : aussi les jours qu'il y emploie sont-ils pour lui des jours de fête.

Remarques la vigueur de ces arbres, comme leurs productions sont variées, comme ils plient sous la charge. Ici, sont rassemblés les meilleurs fruits de la Grèce et de l'Asie. Les Romains triomphateurs les portèrent en Europe, et ce bienfait fut leur plus beau titre à la renommée, car ce n'est pas d'une bataille, gagnée quelquefois par hasard, qu'un conquérant tire sa véritable gloire : ce sont les bonnes loix qu'il donne aux peuples vaincus, ou les espèces nouvelles de plantes et d'animaux utiles dont-il les enrichit, qui le conduisent à l'immortalité.

(9)

Quelle obligation n'avons-nous pas encore aux cultivateurs qui, par des soins continuels, ont conservé et multiplié les excellentes espèces exotiques ? Nous leur devons ces productions appétissantes, agréables à la vue, qui se conservent toute l'année et qui sont devenues nécessaires à l'entretien de la santé.

Nos ayeux avoient bien raison de regarder un verger comme le plus bel ornement des habitations champêtres ; c'étoit leur luxe avant que l'art des jardins symétriques fut connu ! Pour moi, je sais bien qu'à l'époque d'une cueillette abondante, je regrette moins la saison des roses.

Dans un des petits enclos qui sont au-dessus, est la pépinière d'où sont sortis tous mes arbres fruitiers : leur éducation fut le premier objet dont je crus devoir m'occuper : et quoique, depuis quelques années, il ait été formé dans ce département plusieurs pépinières, où l'on trouve un assortiment complet, je conseillerois à tout acquéreur de biens-fonds de donner ses premiers soins à cette culture intéressante ; il verroit bientôt, avec plaisir, que, sous la main d'un habile greffeur, l'art peut devenir l'époux de la nature, et pour peu qu'il voulut réfléchir sur les résultats d'une opération aussi simple, il sentiroit toute l'étendue du pouvoir que le Créateur lui a donné sur les êtres qui l'entourent !

L'autre enclos est destiné aux Mouches à miel ; il existe, sous chaque surtout de paille, une société de ces précieux insectes, dont le chef dirige tous les autres vers le même but qui est le bien commun, et ils y concourent par leurs différentes fonctions. Ce sont les neutres, dépourvus de sexe, qui sont chargés d'approvisionner la ruche ; ils en sortent pour aller butiner dans les fleurs, dont ils succent le nectar ; ils s'y chargent en même-temps de poussière séminale et deviennent ainsi, en passant d'une fleur à une autre, les agents naturels de la fécondation de toutes les plantes dont ils doivent tirer, l'année d'après, des tributs nouveaux. L'ordre admirable qui règne dans ces sortes de Républiques, et les riches produits de leur travail, appellent continuellement sur elles l'intérêt du naturaliste et celui du cultivateur.

Les battéurs en grange, dont nous entendons les coups redoublés, sont les quatre fils de ce bon vieillard qui t'a si bien accueilli ; il est dommage que leurs bras vigoureux soient occupés à une opération longue et pénible, qui pourroit être exécutée mécaniquement. Dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, le moulin à battre ne devroit pas plus manquer à l'agriculture que le moulin à vaner, imaginé depuis peu par un Curé. Il semble que l'invention de l'un auroit dû amener celle de l'autre.

Passons maintenant dans le bosquet où nous conduit la principale allée du verger. C'étoit autrefois un terrain irrégulier, sur lequel j'ai tracé diverses figures conformes au site : dans la distribution que j'en ai faite, j'ai suivi, autant qu'il m'a été possible, un ordre facile, car l'exacte symétrie est l'ennemie de la belle et simple nature. Trois points de vue y ont été ménagés, un sur la prairie, un autre sur les eaux, et le dernier sur ce vaste bois qui couronne la montagne, et que je veux laisser élever en futaie. Les sinuosités des autres allées induisent souvent en erreur ceux qui ne les ont jamais fréquentées : tel qui se croit près de sortir, se trouve renfermé dans une salle verte.

Le fonds de cette retraite paisible se trouve composé de quatre espèces d'arbres les plus analogues au climat, le Hêtre, le Châtaignier, le Bouleau, le Pin. Ces arbres atteignent tous la même élévation et contrastent singulièrement par la diversité de leurs feuilles. Quelques arbustes, disséminés comme par hasard, le long des allées, attirent l'attention et fixent agréablement la vue, sur-tout lorsqu'ils sont en fleur, ou qu'ils sont couverts de fruits colorés.

Nous en avons un exemple à côté de nous, la Ronce à longues tiges, chargée de fruits noirs, s'appuie sur le Houx à fruits de corail : l'une est armée d'épines crochues dans toutes ses parties ; l'autre n'en porte

que sur ses feuilles luisantes. Ces deux végétaux semblent sympathiser quoiqu'ils soient très-différents; on les trouve presque toujours ensemble.

Ordinairement ils sont accompagnés du Genévrier, dont les feuilles très-étroites, roides et piquantes, sont toujours vertes; il engendre de nouveaux fruits pendant que les autres mûrissent, ainsi les uns sont verts et les autres violets. Cet arbuste porte des branches grêles et pendantes, d'où pendent encore d'autres branches, ce qui donne à son ensemble une forme extraordinaire. En voilà un que j'ai long-temps retenu courbé, afin qu'en se fortifiant dans cet état, il renversât toutes ses branches du même côté. Est-il rien d'aussi pittoresque que ce port factice? effet bizarre de l'action de l'homme sur l'action de la nature.

Le Beçigue s'engraisse actuellement sur la ronce, sa chair prend dans la pulpe du fruit une finesse et un goût exquis qui en font les délices de la table. La Grive et le Merle, moins délicats, vivront, l'hiver, sur le houx rustique ou sur le genévrier trop odorant.

Observons que l'arbuste abaisse sa tête, tandis que l'arbre et l'arbrisseau tiennent la leur élevée.

Je suis le premier qui aie cultivé en grand le Pin maritime dans ce département; cet arbre est pour moi d'un bon revenu,

tant à cause de la résine qu'il produit, que du prompt accroissement de son bois, et il n'est pas sans agréments. L'Écureuil trouve dans sa graine une nourriture abondante; c'est un plaisir de voir ce joli petit animal aller s'asseoir sur un tronc raboteux, tourner entre ses mains un cône aussi gros que lui, en faire sauter adroitement les écailles, et casser le fruit pour en extraire l'amande. Au reste le feuillage permanent du pin fournit, pendant la mauvaise saison, un azile assuré à toute sorte d'oiseaux.

Aussi-tôt que les aquilons cessent d'agiter l'air, le Lorient, aux plumes dorées, vient ici suspendre son nid à l'extrémité d'une branche très-élevée; delà, bravant tous ses ennemis, il fait réentir le bocage de sa voix forte et sonore. Ensuite le Rossignol, caché dans l'aubépine fleurie, chante toute la nuit son hymen, et l'éclio qui ne dort jamais répète ses tendres soupirs. Dès la pointe du jour le chant de la Fauvette succède à celui du Rossignol, mais plus constante, elle cède deux fois à l'amour, elle apprête deux fois le berceau de ses poussins futurs.

Le chant et le mouvement simultané de tant d'animaux, rendent, dans toutes les saisons, ce bosquet vivant et comme animé.

Depuis que j'ai reçu ce domaine en appanage, je sème ou je plante annuellement

des bois, et pour joindre l'agréable à l'utile je m'amuse à faire des plantations remarquables par leur singularité, elles décorent ma propriété et me la rendent plus chère; j'ai entendu plusieurs fois des voyageurs demander, à qui appartient cet endroit? D'ailleurs elles me rappellent les principaux évènements de ma vie. Par exemple, ce bosquet a été planté l'année où mon fils est né, afin qu'en croissant ensemble il puisse y trouver à tout âge des ombres fraternelles.

De même lorsque le ciel m'eut donné ma fille bien-aimée, je plantai en cercles concentriques des Cytises, des Accacia, des arbres de Judée, des Lilas avec un Peuplier d'Italie au milieu; ces arbrisseaux qui fleurissent tous à la fois forment un bosquet qui n'imite pas mal un chapeau de fleurs, surmonté d'un panache vert flottant au gré des vents.

J'ai cru qu'il falloit donner ainsi un air de propreté et d'arrangement à tout ce qui entoure l'habitation.

Nous allons entrer à présent dans la prairie où les plantes se propagent d'elles-mêmes et sans culture; j'ai toujours cru que le plus grand miracle de la providence étoit de *faire croître l'herbe*, parce que tous les êtres vivans en tirent directement ou indirectement leur nourriture.

Asseyons-nous sur cette pelouze fraîche

qu'éclaire le père du jour, nous compterons les différentes espèces de plantes que nous pourrons atteindre sans changer de place, nous en trouverons au moins douze. Les Graminées et les Tréfles sont les plus multipliées, mais ces deux bonnes espèces ne sont pas également répandues, elles sont étouffées, dans les fonds marécageux, par les joncs, les mousses, les herbes à coton, les prêles, les renoncules.

Pour faire disparaître ces plantes nuisibles aux bestiaux, il m'a fallu changer la nature du sol; des tranchées dirigées du côté de la pente, remplies de pierres, et recouvertes ensuite, ont porté les eaux hors de l'enceinte; le marais a été desséché; le sol ainsi élevé, et mis pendant deux ans en culture, est devenu fertile en herbes salutaires.

Les habitans du Limousin ont passé de tout temps, pour très-habiles à diriger les eaux dans leurs prairies. Il est peu de pays en effet où les sources vives soient aussi abondantes, et les pentes du terrain aussi douces. L'industrie des cultivateurs a donc dû naturellement se tourner de ce côté; aussi n'ont-ils pas besoin du niveau pour pratiquer, dans les prairies élevées, un canal qui soit toujours plein, et qu'ils puissent ouvrir en vingt endroits différens, s'il le faut, pour arroser les parties inférieures.

Mais nos prés étant destinés à donner les fourrages d'hiver, ils ne suffiroient pas à l'éducation de nos élèves; il faut d'autres espèces de prairies où les animaux puissent paître pendant la belle saison : heureusement nous ne sommes pas ici sujets au parcours; il est permis à chaque propriétaire de former, sur un sol humide, des pâturages, de les diviser et de les enclorre comme il le juge à propos. On a soin de laisser croître de grands arbres dans chaque division, afin que le bétail, après avoir travaillé, trouve tout-à-la-fois une herbe fraîche, un air plus salubre que dans les étables, et de l'ombre pour ruminer tranquillement.

Les prés sont assez communément en rapport avec les terres labourées; comme cinq est à six; et les pacages, comme un est à deux et un quart.

Ces deux genres de prairies naturelles, qui font la richesse du pays, sont en général très-bien soignées; elles sont fermées de haies vives, où croissent des arbres de futaie; les feuilles desséchées qui tombent en dedans, sont exactement balayées et brûlées sur place: nous pouvons y abandonner les bestiaux, même pendant la nuit, sans craindre qu'ils en sortent. C'est ce qui fait que nous renonçons aux prairies artificielles, tant vantées dans d'autres départemens.

Là, nous avons le plaisir de voir paître ensemble la vache et son veau, la jument et son poulain, la brebis et son agneau, et la chèvre qui se dérobe quelquefois pour aller brouter la haie du voisin. Tous ces animaux utiles s'engraissent d'une nourriture continuellement renaissante.

Voilà une Châtaigneraie que mon ayeul planta en quinzance l'année de son mariage; les couches concentriques de cette souche sciée horizontalement en attestent l'âge. J'ai respecté cette plantation, quoiqu'elle soit sur le retour, parce qu'étant au nord des habitations, elle les garantit du mauvais vent. J'ai planté des Noyers à côté pour produire le même effet, lorsque la Châtaigneraie sera détruite.

Un Châtaignier qui est isolé devient bien plus grand, et donne beaucoup plus de fruits que s'il étoit en massif. C'est un de ces arbres qui aiment à jouir de tout l'éclat du Soleil; s'il n'étoit pas aussi commun dans notre département, nous le trouverions magnifique. Approchons nous de celui qui est dans le fond de cette pièce de terre cultivée, sa grosseur est de trois mètres (plus de neuf pieds) et sa hauteur est de vingt-un mètres. Ses branches basses touchent la terre, tant elles sont chargées; ne diroit-on pas qu'il cherche à poser solidement la base de sa forme pyramidale pour supporter plus aisément le poids énorme

de ses fruits, disposés trois à trois dans leur enveloppe ? Quel autre arbre indigène a des feuilles aussi larges, aussi luisantes et d'un aussi beau vert ! Aucun insecte ne les attaque. Cet énorme végétal, qui compte au moins cent printemps, à quelquefois garanti d'une averse imprévue plusieurs laboureurs avec leurs bœufs.

Malgré tout le mal qu'on a dit de la Châtaine dans les livres d'agriculture, elle sera toujours dans ce pays, et dans ceux qui lui ressemblent, la principale ressource du ménage rural ; c'est la Providence elle-même qui l'a établie dans notre département, pour nous dédommager de son infertilité : elle y acquiert une saveur qu'elle n'a point dans vos pays de plaine, et notre manière de l'apprêter approche tellement du point de perfection, que Mr. *Desmarets* l'ayant décrite avec l'élégance d'un Accadémicien, a cru devoir la publier comme étant la meilleure de celles qui sont en usage.

La récolte dont tu vois que mon vieux métayer s'occupe actuellement en chantant, est celle des Pommes de terre ; il en arrache dès à présent une partie, soit pour la consommation de sa famille, soit pour celle de ses animaux domestiques. C'est un de nos bons Intendants (Mr. *Turgot*) qui introduisit parmi nous ce précieux Tubercule ; quand je vis que sa culture s'établisoit en grand, j'en rendis grâces à celui

qui nous l'avoit procuré. En effet, par un moyen aussi simple, Mr. *Turgot* a garanti pour toujours de la famine un pays qui n'y étoit que trop sujet.

Les générations futures ignoreront, sans doute, le nom de leur bienfaiteur ; elles ne nous sauront aucun gré de leur avoir transmis une culture dont l'origine sera perdue ! Mais il est doux de songer que dans plusieurs siècles, nos descendants y trouveront le même avantage. Nous serons à leur égard, ce qu'est pour nous la Providence ; elle répand ses biens, et se cache.

Ce n'est pas le seul présent que Mr. *Turgot* ait voulu nous faire ; quand il sut que nos paysans n'avoient jamais bu que de l'eau, il essaya de leur procurer une boisson plus agréable et plus saine, il rédigea une instruction sur la culture du Pommier à cidre, et sur la meilleure manière d'en préparer la liqueur ; il fit venir de la Normandie en 1768, 1769 et 1770, du plant et des greffes qu'il distribua gratuitement aux cultivateurs : je soignai de mon mieux les lots qui m'échûrent, mes Pommiers sont aujourd'hui en plein rapport. Mais la tentative n'a pas réussi, parce que notre climat plus chaud a radouci le fruit dont l'aigreur fait tout le mérite.

Il est temps de retourner au logis pour prendre des forces, car il nous reste à parcourir des bois d'une vaste étendue.

LA chaleur du jour s'est amortie, profusions de la belle soirée qui se prépare pour voir ce que j'ai fait de plus intéressant.

Plusieurs allées débouchent dans la principale avenue où nous nous trouvons ; prenons la première à gauche, elle nous conduira sur un terrain autrefois en friche et sans utilité pour son possesseur.

J'ai commencé par tracer sur ce terrain des allées qui devoient servir dans la suite de division pour la coupe des bois que j'avois intention d'y établir, et en même temps, pour flatter le coup-d'œil, en donnant à ces bois une apparence moins sauvage ; j'ai planté ces allées en espèces d'arbres différentes des massifs, afin d'obtenir, dans toutes les saisons de l'année, un contraste frappant. Aujourd'hui ces allées rendent très-bien l'effet que j'en attendois.

J'ai fait clore de fossés profonds toute l'enceinte ; je l'ai successivement défrichée et couverte d'arbres forestiers.

Montons à une place de repos (espèce de Belvédère champêtre que j'ai pratiqué sur le sommet du bois) pour jouir des points de vue que va nous offrir la beauté du site. Le sentier que nous prenons est le seul qui y conduise, nous le trouverons long et rude, mais il est bon quelquefois que la peine précède le plaisir.

Nous voilà dans le fort du bois, sous des voûtes de verdure que la main de

l'homme n'a pas encore dégradées. Là, règne un silence profond, une obscurité religieuse ; là, notre ame reçoit une trempe plus forte que dans le tumulte du monde, parce qu'elle a besoin de méditer pour exercer son empire sur la pensée ; elle puise ici dans la nature même les idées d'un bonheur positif, chaque réflexion lui donne des jouissances, et il n'est aucune de ces dernières qui ne la ramène à celui duquel émane toute jouissance.

L'homme dans cet état n'a plus rien de commun avec la planète qu'il foule aux pieds.

Heureux, cent fois heureux, ceux dont les goûts se portent vers les riants tableaux de la nature ! Le sage y trouve une joie secrète qui remplit ses desirs modérés ; mais il n'y a que le sentiment de l'innocence qui puisse admettre une telle sympathie ; celui qui seroit insensible aux charmes du beau naturel, seroit étranger à ceux de la vertu.

A mesure que nous nous élevons, les ombres font place au jour : comme il se confond avec elles ! Chaque pas qu'on fait ici donne des émotions nouvelles, et le cœur déborde d'un sentiment que lui communique l'ivresse des sens. Viens, que je te presse contre mon sein palpitant ! rappelons dans cet heureux instant les premiers souvenirs de notre enfance, et que le reste d'obscurité qui nous enveloppe ne soit pas l'emblème de celle que nous réserve l'avenir !

Quittons notre sentier pour entrer dans une petite place ouverte qui est à notre droite; une source vive y coule et rend autour d'elle le terrain humide; j'aurois pu le saigner pour le planter ensuite, mais j'ai préféré de n'y rien changer. Sous le rocher à côté est un ancre profond, au soleil inconnu, tapissé de mousse en dedans et de lierre en dehors; c'est un réduit délicieux où je viens souvent pour jouir d'un calme absolu, et me livrer aux plus douces rêveries. Soustrait aux regards importuns de tous les mortels, ma tranquillité ne peut être interrompue que par l'haleine du zéphire, ou par le chant des oiseaux qui font de la branche la plus touffue, le trône de leurs plaisirs.

Parvenus enfin à la grande place de repos, nous y trouvons des sièges couverts d'herbe fine.

Une vue riante et dégagée s'offre de toute part, et les nuances variées de tous les verts ajoutent à la magie du tableau. Il est peu de perspectives qui puissent offrir à la peinture d'aussi brillants modèles.

De ce côté on découvre, à travers les troncs blancs des Bouleaux, l'étang qui est à la tête de la prairie avec la petite île que j'ai formée au milieu, et dans laquelle j'ai planté des arbres aquatiques; tu peux y distinguer douze Peupliers blancs d'Hollandais, dont la feuille agitée par le vent

paroît tantôt d'un vert sombre et tantôt d'une couleur argentée. Quelques Sorbiers dispersés sur les rives, ornés du plus agréable feuillage et chargés de grappes d'un rouge éclatant, se repètent dans l'eau; mais par l'effet d'une illusion d'optique, ils nous paroissent renversés.

L'ombre de ce Mélèze pyramidal, qui s'est établi de lui-même sur le monticule, près la chaussée, traversera bientôt l'étang dans toute sa largeur et portera sa pointe sur le rivage opposé.

Tu peux observer encore que les Poissons, en s'élançant hors de l'eau, causent des ondulations qui rendent mouvants tous les objets réfléchis, et ne cessent qu'après avoir donné l'image du fort contre le foible.

Ici se présente la maison, vulgairement appelée *du Maître*, dont la blancheur contraste si bien avec le vert du bosquet.

Trente villages s'offrent à nos regards: la grande distance qui est entr'eux n'empêche pas que le chant du coq ne se repète nuit et jour de l'un à l'autre, et à des heures réglées, aussi devient-il une véritable horloge pour les habitants.

Chacun d'eux a pour le moins une source vive sur sa propriété, quelquefois six à sept; dont les eaux suivent à droite et à gauche la pente naturelle du terrain, ce qui prouve que le canton est fort élevé.

Les nombreux édifices que nous apercevons, te donnent à penser qu'il y a dans chaque village beaucoup de métairies, mais la plupart de ces bâtimens sont de vastes granges, qu'il faut élever à grands frais pour serrer les récoltes; nous ne pouvons les laisser en plein air, comme il est d'usage dans quelques départemens, à cause de la fréquence des pluies qui tombent sur celui de la Haute-Vienne.

Il n'est aucun de ces grands domaines dont-on ne pût doubler le revenu, en disposant chaque partie de terrain à donner ce qu'elle peut naturellement produire; mais si les améliorations n'étoient pas dirigées avec intelligence, elles coûteroiént autant que le fonds, alors il n'en résulteroit aucun bénéfice pour le propriétaire.

J'ai dans quelques-uns de ces villages des possessions que je soigne à peu-près comme celle-ci. Tel est ce coteau qui nous paroît tout pelé dans sa sommité; je l'ai semé il y a trois ans, mais je n'ai répandu aucune semence dans la partie basse qui longe le ruisseau, parce qu'elle étoit naturellement disposée à produire des bois; et soit que les gros oiseaux y eussent transporté les graines pesantes, ou que les vents impétueux y eussent dispersé les légères, cette partie est bien plus fournie que l'autre.

Ce n'est pas la première fois que la méthode d'enclorre seulement un champ destiné

destiné par la nature à la reproduction du bois, m'a réussi. Qui sait, si les semences ne s'y étoient pas conservées depuis l'époque où l'Europe entière étoit couverte de forêts?.... Voici comme je l'entends: La terre végétale des parties élevées est continuellement entraînée vers les parties inférieures par les eaux pluviales, les semences alors trop recouvertes ne peuvent germer, elles conservent néanmoins leur faculté végétative. De son côté, le ruisseau entraînant continuellement quelques molécules de terre, creuse le sol, ses rives s'affaissent, la terre transportée descend encore plus bas. Ainsi les semences peuvent, après un laps considérable de temps, se trouver exactement à la profondeur requise pour leur germination.

Après du petit village qui se montre à découvert au-dessus de mon semis, s'étoient établis des Cénobites, morts pour le reste des hommes, ne parlant qu'à Dieu et à eux-mêmes. Leur amour pour la solitude les rassembla dans un désert environné de bois, auquel ils donnèrent le nom de Puy-Dieu. Dans les temps de trouble et de discorde, la fureur guerrière renversa leur Autel antique et les dispersa. Aujourd'hui la ronce recourbée couvre les débris du Monastère; encore un siècle, et la mémoire de ces stériles Anachorètes sera perdue; le

sol sera productif, la nature aura repris ses droits.

Tu vois, entre ces branches pendantes, un groupe d'arbres touffus ; sous ces arbres est le tombeau de mes ayeux, ils furent inhumés dans une Chapelle succursale que leur piété fonda quand ils eurent perdu l'espérance de voir rétablir celle du Puy-Dieu. L'un d'eux avoit vécu à la Cour ; on assure même qu'il étoit écrit sur sa tombe :

J'ai trop écouté
La voix de l'ambition.
Va, Passant,
Boi, mange, réjoui-toi ;
Le reste n'est rien.

Les autres, mieux avisés, surent conserver leur indépendance. Le temps, qui détruit tout, a détruit la Succursale, il ne reste qu'un simple monument en pierres que j'ai fait ériger en leur mémoire : en passant auprès, je dis : *Il y a peu d'intervalle entre nous*, et je souris à l'espoir de le franchir bientôt pour me réunir à eux. Eh ! mon ami, pourquoi cet attendrissement ? Les arbres tumultueux en s'élançant vers le Ciel, ne semblent-ils pas montrer la vertu son dernier asile ?

Tu parois étonné de la forme ronde de ce taillis isolé, qui est au milieu des terres

labourées, il a conservé la dénomination de *Garenne*, et il en étoit sans doute une dans les temps où les propriétaires préféroient l'habitation des Châteaux : ils alloient dans leurs garennes closes prendre la récréation d'une chasse facile, et tiroient un grand revenu de la fécondité du lapin.

Tu seras bien plus étonné, quand tu sauras qu'il y avoit dans chaque domaine des vignobles qui ont entièrement disparu ; les papiers-terriers des anciens Seigneurs et le nom de *Vigne* que certains enclos portent encore, attestent leur antique existence. Mais quoique nous trouvions sur notre pays montueux toutes les expositions possibles, je doute que nous puissions maintenant cultiver la Vigne avec succès ; et quand même elle y prospérerait, le jus acerbe de son fruit n'auroit aucun mérite pour nous qui sommes accoutumés aux vins généreux que nous tirons des bons climats de France.

On met ici en pratique un moyen tout particulier de défricher les terres qui sont restées long-temps incultes. Notre charrue étant trop foible pour déraciner les bruyères, on prend le parti d'enlever avec la houe la superficie du terrain, de la laisser sécher au soleil et d'en faire des tas en forme de fours auxquels on met le feu. Les mauvaises herbes, leurs racines et leurs graines se trouvent ainsi réduites en cendre très-propre à fertiliser le sol. Nous voyons d'ici

dans plusieurs champs des tas noircis par le feu et symétriquement espacés ; ceux-ci sont éteints. Ceux qui brûlent encore jettent beaucoup de fumée qui a l'odeur de corne brûlée, parce que les substances animales répandues dans le gazon, s'évaporent avec le reste d'humidité dont la terre se trouve encore imbuë.

Nous appercevons aussi beaucoup de pièces de terre, couvertes de *Blé-Sarasin*, dénomination qui prouve son origine. Il réussit parfaitement ici, quand la saison est propice ; mais les brouillards d'automne lui sont préjudiciables et la moindre gelée l'emporte. Semé en juin, il entre en fleur quinze jours après qu'il est sorti de terre, et plus de la moitié des grains est mûre, lorsque les fleurs tardives épanouissent encore : l'odeur suave qu'elles répandent, attire les abeilles pendant tout l'été, et on en fait la récolte cent jours après l'avoir semé. Cette plante africaine devient très-rameuse et pourroit servir d'engrais pour les autres blés en l'enfouissant lorsqu'elle est en pleine fleur ; elle pourroit aussi servir de fourrage en coupant les tiges un peu haut, afin de leur laisser le pouvoir de pousser de nouveaux jets.

Ces longues lignes droites, d'un vert foncé, qui sont très-multipliées loin de mon domaine, sont des avenues en chênes que

mes voisins ont plantées lorsqu'ils ont vu que les miennes présentoient un aspect agréable. Et ces ligries contournées, sont formées d'arbres qu'ils ont plantés tout au tour de leurs champs pour protéger leurs cultures : le Cérissier s'y distingue par ses feuilles qui commencent à rougir.

La plupart d'entr'eux ayant remarqué qu'à la naissance de chacun de mes enfans, je lui élevois un monument durable, ils ont aussi voulu m'imiter, et ceux-ci seront certainement imités par d'autres. Telle est la force de l'exemple.

Les propriétaires de fonds ruraux, qui ont voulu planter dans ce département, ont tiré de mes semis presque tout le plant qui leur a été nécessaire. J'en ai même fourni une grande quantité aux cultivateurs des départemens éloignés. Quand je voyage, je ressens un plaisir inexprimable de trouver sur plusieurs routes de l'Empire, les productions de mon chétif héritage.

On y remarque une singularité, c'est que mes limites, que tu vois plantées uniformément, sont en cercle régulier, le bâtiment est exactement au milieu. Il paroît que mes ancêtres ont eu le droit de prendre le terrain qui pouvoit leur convenir dans ce canton, et qu'ayant posé un piquet, ils ont tracé des rayons égaux.

Dans quel temps en ont-ils pris possession ? je l'ignore. Puissent mes descendants

la conserver toujours, quand même ils trouveroient à se fixer sous un climat plus doux ! Les habitants du midi de la France ont sur nous de grands avantages, ils obtiennent presque sans travail des productions excellentes, mais ils n'ont pas notre vigueur, ni cette activité continuelle que nécessitent les détails de la petite culture et qui fait oublier les autres peines de la vie. L'homme le plus occupé est ordinairement le plus heureux.

Que pourroient espérer mes arrières neveux en quittant leur terre natale, pour aller s'établir dans les pays méridionaux de la France ? ils y seroient bientôt énervés ; alors ils perdroient, par l'effet d'une paresse invincible, ce qu'ils gagneroient par la fertilité du sol. D'ailleurs, abandonneroient ils sans regret les ossemens de leurs pères ? ou diroient ils à ces ossemens : « Levez-vous pour nous suivre dans une terre étrangère ? »

Si cette campagne avoit été aussi riche par sa végétation, qu'elle est belle par son site, j'en aurois fait ce qu'on appelle un *Parc anglais* ; je n'y aurois pas élevé de portiques, ni de temples en marbre, ni de colonnes d'albâtre : ces ornemens somptueux ne conviennent qu'aux favoris de l'aveugle fortune, mais j'aurois eu la satisfaction d'y établir des troupeaux plus nom-

breux, une culture plus facile, et plus d'habitations. Au lieu de cent individus qui vivent sur ma propriété, il y en auroit aujourd'hui le double.

Le territoire de tout notre département, ou à peu-près, est de même nature et a les mêmes avantages : quand les côteaùx et les plaines sont brûlées ailleurs par les ardeurs de la canicule, il présente encore au voyageur altéré de l'eau fraîche et des lits de verdure. Là ce sont des prairies, qui, par le moyen de l'irrigation, ont conservé l'émail de leurs herbages ; ici le cours des ruisseaux, l'ombre des forêts, l'abri des haies vives, les arbres chargés de fruits, quelques cultures à donner ou quelques récoltes à faire, réveillent l'idée d'un vaste bocage productif, dont l'ensemble, aperçu par un simple coup-d'œil, fait l'admiration des étrangers.

N'entends-tu pas le chalumeau d'un berger et les bêlemens d'un troupeau ? Je connois à ce signe de joie, qu'aujourd'hui les loups ravisseurs n'ont pas chassé dans mon canton, car, lorsqu'ils sont parvenus à enlever quelque mouton, le berger, le chien et le troupeau s'acheminent tristement vers la bergerie.

Peut-on, sur le soir d'un beau jour, entendre le son d'un instrument champêtre sans se reporter au temps fortuné de la

vie pastorale que l'immortel *Genet* a peint d'une manière si touchante ?

La corne du bélier étoit avec raison chez les anciens l'image de la Providence ; rien n'est plus précieux , sans doute , pour un cultivateur , que l'animal qui fournit tout-à-la-fois l'engrais , le lait , la chair , le cuir et la laine.

Sur la gauche , on aperçoit dans le lointain , le faite de plusieurs édifices ; ce sont ceux du chef-lieu que j'habite , ville antique , renommée par ses bonnes mœurs avant que le luxe les eut corrompues. Vois ce tourbillon de fumée et ce brouillard humide qui sortent de son sein , son atmosphère est aussi dangereuse que ses vices.

Trois petites villes , bâties sur les rives de la Vienne , se montrent aussi ; l'une à la distance d'un myriamètre (2 lieues) un autre de deux , et l'autre de trois : elles entretiennent avec le chef-lieu du département une correspondance active , ayant chacune un genre d'industrie différent.

Plus loin , on voit le contour ondoyant des montagnes éclairées par les rayons d'un soleil couchant , et les flots de pourpre qu'il laisse sur l'horison , comme les présagés d'un beau jour.

De ce côté la vue s'étend jusqu'au Mont-Jargon , et même jusqu'à la Monédière qui est à la distance de huit myriamètres. C'est

entre ces deux montagnes que l'astre du jour se lève , dans le temps des équinoxes , avec tout l'appareil de sa magnificence : partant de ce point , il gagne chaque jour sur notre gauche jusqu'à ce qu'il soit parvenu au solstice d'été ; il rétrograde alors et gagne sur notre droite jusqu'au solstice d'hiver. Mécanisme admirable , qui nous dispense les ans , les saisons , et les jours ! mais qui trompe nos sens ; car ce globe immense , par Dieu même allumé , est fixe au milieu de plusieurs mondes qui flottent autour de lui ; il envoie à chacun d'eux des torrens de lumière : sans lui point de végétation , point de couleurs , point de vie. O ! combien les premiers observateurs durent être étonnés de le voir disparaître , et de se sentir eux-mêmes privés de sa douce chaleur.

A l'élevation où nous sommes , on peut se procurer un spectacle qui n'a lieu qu'une fois tous les mois : le petit globe argenté qui promène son pâle flambeau tout au tour de la terre , a ses révolutions et ses phases particulières. Le jour où il nous montre son disque entier , il suit la même ligne que le grand astre duquel il emprunte la lumière. Ce jour-là , l'un entre sous l'horison au moment où l'autre en sort , et les cadrans solaires deviennent cadrans lunaires , puis- qu'ils marquent les heures de la nuit. Le lendemain cet ordre est dérangé.

J'ai souvent vu d'ici les brouillards du

matin s'élever sur la Vienne, ils imitoient une large ceinture de coton qui auroit entouré notre département ; un de ses bouts tenoit au plateau de Mille-Vaches où la Vienne prend sa source, l'autre bout alloit sans doute se perdre dans l'Océan.

Un pareil spectacle cesse d'être amusant, lorsque, sur la fin du printemps ; ces mêmes brouillards s'élèvent dans la moyenne région de l'air pour s'y changer en nuages orageux. De leur sein électrisé, il sort des vents impétueux qui se combattent ; les uns suivent le bassin de la Vienne qui se dirige de l'est à l'ouest, les autres s'engouffrent dans nos montagnes, dont la plupart ont une direction contraire. Bientôt l'air se condense et prend une teinte lugubre qui voile l'éclat du jour ; cette sombre couleur est subitement éclairée par des étincelles brillantes, foibles rivales de l'astre lumineux : un bruit épouvantable, répété par tous les coteaux, annonce aux êtres vivants qu'il est temps de gagner leurs retraites. Malheur au canton sur lequel la nuée s'arrête, elle y lance la grêle et la foudre, les récoltes y sont détruites, les arbres renversés, les animaux mutilés. Et quand le feu du Ciel allume tout-à-coup l'incendie des chaumières, c'est le comble de l'infortune.

Nos cultivateurs auroient bien de la peine à se consoler de leurs pertes, s'ils ne savoient pas que les tempêtes, qui sont un mal pour eux, sont un bien dans l'ordre

général. Hélas ! s'il étoit en leur pouvoir de comparer les effets d'un orage physique avec les effets de ces orages internes qui troublent si souvent la sérénité de notre ame, comme ils seroient heureux de se trouver continuellement en paix avec eux-mêmes !

Bannissons loin de nous ces idées affligeantes.

Il vaut mieux porter nos regards sur ces Allouettes légères, dont le vol perpendiculaire anime la campagne, et dont le double ramage égaie l'homme des champs : j'aime à les voir s'élever jusqu'aux nues et retomber dans les sillons de mes guerets, pour en faire le théâtre de leurs amours volages, ainsi que le berceau de leur grande fécondité.

Nous entendons dans ce moment le cri de la Perdrix rouge, jolie poule sauvage qui se plaît dans nos bruyères, et que nous soumettons, quand il nous plaît, à la domesticité. La femelle partage sa ponte, ordinairement trop nombreuse, en deux portions égales ; elle en couve une et le mâle couve l'autre, emblème naïf d'un bon ménage ! Dans cette saison le père et la mère convoquent, sur le soir, tous les individus de leur famille ; ils ont, sans doute, quelques leçons à leur donner, avant que de s'en séparer pour toujours.

Les Hirondelles de ce canton le quitteront bientôt, parce que les insectes ailés

dont elles se nourrissent en volant sont près de périr ou de se cacher. Leur rendez-vous pour le départ est ordinairement sur cet immense Noyer, qui domine les autres arbres d'alentour; s'il en est qui ne se rendent pas, celles qui sont assemblées envoient des émissaires pour les amener, et réunies, elles partent toutes ensemble pendant la nuit, pour n'être pas harcelées par les oiseaux de proie : l'Hirondelle est amie de l'homme européen; elle l'approche sans crainte, gazouille en sa présence, et le délivre d'une infinité d'insectes qui le tourmenteroient : peut-elle lui donner un témoignage de confiance plus marqué que de bâtir son nid dans sa demeure, et d'exposer à sa merci les tendres fruits de son union? Elle va passer six mois de l'année sous des climats d'une température plus douce que la nôtre, non pour y nicher, car il n'en vient jamais de jeunes, mais pour y trouver une subsistance assurée : au printemps elle ne manque point de revenir dans son pays natal, affectionnant principalement le lieu où elle a goûté les prémices de l'existence.

Ces Grues qui passent sur nos têtes, excitent les cris multipliés dont ton oreille est maintenant frappée : les jeunes campagnards ont le préjugé de croire qu'à force de crier, ils étourdiront les voyageuses, et qu'elles tomberont du haut des airs. Mais le chef de la troupe fait entendre une voix de réclame que les autres répètent comme pour

avertir qu'elles suivent et gardent la ligne. Elles s'abattent quelquefois pendant la nuit dans nos pièces de blé, afin d'y prendre un peu de nourriture ou de repos. Que font-elles pour n'être pas surprises? elles établissent une sentinelle qui veille sans cesse, le cou tendu, la tête élevée, et qui, au moindre danger donne le signal d'alarme. Cet oiseau est ainsi dépeint dans les hiéroglyphes; il passe pour le symbole de la vigilance.

Les Oies sauvages, jouissant d'une égale puissance pour le haut vol, passeront incessamment sur cette contrée : toutes les fois que nos Oies domestiques les voyent ou les entendent, elles les appellent : si celles-ci ne descendent pas, les nôtres font de grands efforts pour les atteindre; vains efforts que ne seconde pas une aile affoiblie dans la servitude! bientôt fatiguées, elles s'arrêtent dans le premier village où d'autres Oies privées déploient leur voix éelatante. Elles obéissent ainsi à l'instinct d'émigration, mais au lieu de recouvrer la liberté, elles ne font que changer de maître. C'est ce qui arrive tous les jours aux autres espèces dégénérées.

Je voudrais savoir ce que pense l'homme riche, mollement couché dans une alcove inventée par le luxe, lorsqu'il entend ces troupes ambulantes qui s'acheminent sans guides, au milieu des ténèbres, malgré le vent et la pluie? Il les accuse peut-être d'écarter de ses paupières le sommeil longtemps attendu. Quant à moi, je ne puis

les entendre sans admirer la Nature, toujours agissante, toujours la même : sa sublime éloquence retentit jusqu'au fond de mon ame.

Ce que tu vois dans l'endroit où aboutit maintenant notre ombre prolongée, et où se croisent ces deux allées de hêtres, est un énorme rocher que j'ai fait transporter pour servir de piédestal à une statue ; je laisse à mon fils le soin de l'y placer ; ce sera vraisemblablement celle de Diane qui prend tant de plaisir dans les forêts. En attendant, cette masse isolée étonne l'imagination.

Si les goûts de mon fils le portent à la culture des arbres, il m'imitera en leur donnant tous ses loisirs ; et quand même, dans l'âge des passions tumultueuses, il se laisseroit éblouir par des apparences plus brillantes, tôt ou tard la raison prévaudra, il reviendra de lui-même au domicile de ses pères, avec la certitude de trouver dans la coupe réglée de ses taillis une ressource pécuniaire indestructible.

Le commerce du bois a cela de particulier qu'il enrichit tous ceux qui s'y livrent. De toutes les matières premières, il n'en est peut-être aucune qui laisse autant de bénéfice dans les différentes mains qui l'employent ; mais il lui faut du débit, et ce débit dépend beaucoup de la facilité du transport.

Ne nous retirons pas sans avoir observé

les grandes routes qui traversent le département en plusieurs sens, elles sont encore un de ces bienfaits de Mr. *Turgot*, qui nous feront long-temps chérir sa mémoire. Avant lui nous étions sujets à la corvée, il trouva le moyen d'abolir ce système très-gréveux pour les cultivateurs, ne remplissant pas d'ailleurs son objet. Il proposa aux Communautés, voisines des grands chemins, de faire exécuter les travaux à prix d'argent, et d'en faire l'avance ; promettant de leur accorder une diminution d'impôt égale à la somme avancée, diminution qui seroit ensuite répartie sur toutes les Paroisses de la Généralité, comme celles qu'on est obligé d'accorder pour les pertes accidentelles. Les terrains nécessaires à la confection des nouvelles routes, devoient être estimés et payés au propriétaire sur les mêmes fonds de l'impôt.

Des propositions aussi simples, aussi justes, ayant été acceptées, par l'intermédiaire des Curés, l'ouvrage fut plutôt fait, mieux fait, et l'Intendant eut la faculté d'ouvrir autant de nouvelles routes qu'il le jugea à propos. Elles étoient très-difficiles à faire, comme tu as dû t'en appercevoir en les parcourant, cependant tu les a trouvées toutes belles et commodes. Mr. *Turgot* ne se contentoit pas de les ordonner, il en étoit le premier Ingénieur, il alloit lui-même sur le local pour régler les pentes, décider les contours,

et les faire tracer sous ses yeux. On croiroit en voyant la quantité de rocs qu'il a fallu briser, et de terres qu'il a fallu transporter, qu'on a consumé, pour la confection de ces routes, les trésors d'un grand Etat; on n'y a employé que les foibles moyens d'une Province pauvre.

Le Châtaignier fut admis parmi les arbres que Mr. *Turgot* destinoit à la décoration des routes; il crut avec raison que cet arbre utile figureroit aussi bien sur celles du Limousin, que le Pommier sur celles de Normandie, et le Noyer sur celles du Bourbonnois.

Tel est l'ensemble de l'asile que j'ai préparé dans ma jeunesse pour terminer, au sein de l'amitié, une vie trop long-temps agitée: aussitôt que j'aurai établi ma famille, quand tous mes devoirs sociaux seront remplis, je viendrai l'habiter. Ici, s'émousseront les traits de l'or, et ceux de la vanité qui fait courir tant d'insensés: nul embarras pour arriver à la fortune, la mienne sera toute faite, puisque je n'aurai désiré que le repos.

Le meilleur de mes amis m'excusera sans doute, si, en lui montrant ce que j'ai fait pour moi, pour ma postérité, il m'est échappé quelques expressions poétiques. Ce fut pour célébrer les bienfaits des Dieux, que les premiers hommes inventèrent un langage divin.